

*Pourquoi est-il si difficile
de se connaître soi-même ?*

Parce que ce n'est pas intéressant et que nous nous cherchons tout au long de notre excursion gastronomique dans cette vallée de larmes, où nous apprenons à distinguer les différents crus de souffrance, les vieilles années de malheur, non pas à connaître la forme de notre palais ou la dextérité de notre langue – laissant cette dernière science aux fausses petites putains – mais à savourer l'étrangeté des choses, pour nous en repaître, puis mourir rassuré. L'homme naît lièvre, la société le transforme en chat : il ronronne et meurt. Au niveau des cadavres, le goût n'est pas très différent. Mais, dans l'expérience des jours, c'est une modification considérable.

Vivre, c'est changer sa substance, de même qu'une bête qui marine dans du vinaigre, des carottes, des clous de girofle, laisse pénétrer ses chairs d'une odeur qui n'était pas la sienne.

À cet égard, le mariage est riche d'ingrédients. Quand je me suis marié pour la première fois, je ne savais pas du tout. Je prévoyais bien des épreuves, des marches nocturnes, dans le froid, l'angoisse et la misère, comme les enfants qui songent à la guerre. Folie ! L'opération était bien différente. Elle se produisait à l'intérieur, par la sale chimie des corps et des caractères qui s'assimilent. On y laisse toujours des molécules au passage. On change de densité. On tourne acide ou sulfate. Le sérieux de cette entreprise n'est plus à vanter. Et quand on éteint les fourneaux, qu'on retire les cornues, quand on divorce en somme, on n'y gagne rien. Le piège s'est refermé. La futilité avec laquelle les jeunes gens jouent avec le soufre marital m'effraye.

Mon ami Bougereau, un fameux divorcé, jugeait ainsi son cas : « Le divorce présente deux inconvénients, disait-il. On se retrouve

tout seul dans une chambre d'hôtel. Et puis on se remarie. »

Pour éviter de me marier, je n'ai jamais divorcé, préférant la condition persillée du veuf. Il faut naturellement du talent et aussi de la lecture. Un charmant médecin anglais, le docteur Bickleigh, a fait école en laissant ses souvenirs. Pour quelques-uns, prononcer son nom en public est un sourire mortel. Je l'ai pratiqué à Londres, puis dans le Sussex où il avait une petite clientèle campagnarde, qu'il visitait en Morris. Il conduisait comme on fume une cigarette, transporté par la fumée d'un lieu dans un autre. Pratiquer le docteur Bickleigh, c'était devenir médecin soi-même, exercer une certaine spécialité. Il savait beaucoup de choses sur l'art d'être veuf. Dommage qu'on l'ait pendu sans qu'il eût pu tout dire.

Une idée meurtrière ne m'aurait jamais traversé l'esprit. La courrouçante infamie du mariage me tenait éveillé la nuit pourtant. Ces chaînes de paroles, infiniment plus bruyantes et lourdes que les chaînes de métal, parce qu'un gouffre d'humanité bavarde en recueillait l'écho, en augmentait le poids,

ces offenses cérébrales, ces invasions souterraines, ces vives griffes enfoncées dans ma chair, au creux de la nuit, quand elle se fait molle et râpeuse, me donnaient la sueur des morts ou des assassins. Je vacillais, je voulais me dégager des draps de la nuit, qui est faite de mille couches superposées, entrelacées, qui est mille nuits et une marche, inlassablement sur le cœur, qui ne veut pas mon bien, qui voudrait sans doute, elle aussi, l'imbécile et perverse, que je me connaisse moi-même.

Pour reprendre confiance, pour retrouver la liberté comme on fait un puzzle (il ne rendra pas la vie, il en donnera au moins une image et tous ces petits morceaux valent bien la peine puisqu'ils acceptent de se reconnaître, de s'entendre, de s'épouser sous nos yeux), alors je recherchais tous les moyens de faire disparaître un cadavre. Les causes accidentelles n'étaient pas retenues. Je conduis une barque à moteur, d'un coup de rame j'assomme ma belle, je la flanque à l'eau, ses cheveux s'emmêlent à l'hélice, ses beaux traits se confondent en bouillie et j'appelle vainement au secours en brandissant mon mouchoir. Ou bien je roule en voiture avec

une prudence excessive et, au premier ravin, je descends délicatement tout en lançant bien la machine fixée au point mort ; je me roule dans les buissons qui bordent la route, j'entends un bruit abominable, je vois des flammes et me relève en hurlant. Ou encore, je visite les hautes montagnes, j'ai fait manger du miel à la malheureuse, je l'en ai même barbouillée gaminement en lui disant des mots comme : « Soyons un peu fous, c'est si bon » ; un ours survient, il se jette sur elle, la déchire, de ses griffes, lui emporte le nez en le léchant, je monte au sommet d'un arbre et je lis dans les journaux, le lendemain : « Sauvé parce qu'il n'aimait pas le miel. »

Tout cela n'est pas sérieux. Une disparition totale, âme, corps, et jusqu'aux noisettes des doigts de pied (ils avaient ce parfum jadis), est à trouver. Les chaudières laissent de la fumée, la chaux vive des débris, les chiens hurlants ne croquent pas tous les os, les poissons ne veulent pas de la rate, ni des cheveux. On peut, cependant, envelopper le corps dans du grillage et le larguer dans une rivière, riche en écrevisses. Une défaillance subite, dans un restaurant de Lyon ou du

Sud-Ouest, peut vous perdre, parce que les écrevisses, soudain, prennent un goût connu, rappellent des jours mémorables, jours devenus moments, moments filés de soie et tant de douceur dans la bouche, et si joli dessin le long des joues, si riche promesse sur la gorge. « Alors Charles qui n'aime plus les écrevisses, ça, c'est un monde ! » C'est un monde disparu, un temps mangé par ces bêtes grimaçantes, incarnation de ces malices et crochets qui ont dissipé l'amour.

Réduire en poudre l'infortunée vaudrait encore mieux et serait plus juste. Il y a des mixers suisses excellents, pour les cartilages ; et d'autres machines qui pilent même le verre ou les boîtes de conserve avant de les précipiter dans l'eau courante des éviers. Cette poudre, cette impalpable et totale absence, enfin vérifiée, on préférerait la livrer aux airs, qu'elle nourrisse les vents. L'eau n'en est pas digne, qui est digne de tout.

D'autres solutions, plus subtiles, s'offraient à mon esprit, qui les suçait comme un bonbon ; puis elles disparaissaient. La nuit s'était éloignée. Tout allait déjà mieux. On avait fait quelque chose. Je m'endormais.